

Sortis d'Égypte ?

Par le Rabbin Haim Fabrizio Cipriani

Il y a un passage, cité et commenté dans la Haggada, qui dit : « Et les Égyptiens nous firent du mal [vayaréou] ...» (Deutéronome 26 :6) Or, la racine du mot vayaréou, expression souvent traduite par « faire du mal », selon certains ne serait pas celle du mot rah, « mal », mais plutôt celle de réah, « ami », ou « proche », comme dans v'ahavta l'réaha camoha, « tu aimeras ton prochain [qui est] comme toi-même » (Levitique 19 :18).

Si on lit le passage dans ce sens, on pourrait comprendre qu'avant de passer à des manières plus violentes, les égyptiens auraient d'abord établi un contact doux et amical avec les hébreux, et ensuite ils l'auraient utilisé pour mieux manipuler les Bnei Israël.

Nous avons une certaine idée de l'Égypte. L'esclavage, le fouet, les enfants jetés dans le Nil. L'Égypte dans notre imaginaire devient parfois le mal absolu, un mal qui vient d'ailleurs, et que nous subissons en tant que victimes. Quand on voit les choses de cette façon, il est facile de développer une image un peu manichéenne de la fête de Pessah. Mais, comme cette lecture le suggère, la perte de la liberté ne se manifeste pas toujours par l'imposition violente. Bien au contraire, facilement elle se produit dans la douceur et le confort de l'habitude. Les résultats, en termes de réduction en esclavage, sont les mêmes. Avec la différence que la perte de la liberté nous est parfois douce, nous rend la vie plus simple. Ce n'est pas par hasard si la génération qui sort d'Égypte passera une grande partie du temps dans le désert à rêver de retourner en Égypte.

Avons-nous tellement changé ?